

DISCOURS DE M. LE D^r JULES GRAND

au nom de la Société Théosophique.

MESDAMES ET MESSIEURS,

Au nom de la Société Théosophique, qui s'est proposé comme idéal la fraternité de tous les hommes sans distinction de race, de nationalité, de classe, de rang ou de croyance, et dont notre ami O. Boulet faisait partie, je viens dire un dernier adieu à sa dépouille mortelle, avant qu'elle soit confiée à la terre.

Cette dépouille n'est rien; elle ne représente, à nos yeux, qu'un vêtement usé dont la mort l'a débarrassé, mais qui n'est pas lui-même. Lui est plus vivant que jamais, car il croyait, comme nous, que la mort n'existe pas.

Il est consolant, pour notre cœur, de croire que notre frère est toujours au milieu de nous et que, si nos yeux ne peuvent le voir, nos pensées, du moins, peuvent l'atteindre et établir entre lui et nous un lien réel et constant.

Ce ne sont donc pas des regrets que nous devons exprimer ici, mais de bonnes pensées, des souhaits affectueux qui puissent l'aider et le reconforter dans l'au-delà où il se trouve; pensées qui puissent aussi, s'il est possible, hâter le moment où il recevra de l'Être suprême auquel il croyait fermement, la juste récompense due à ses mérites et aux belles qualités qu'il a montrées pendant sa longue carrière ici-bas, et que, tous, nous avons pu apprécier.

Ce n'est pas *adieu* que je dis à notre frère, mais *au revoir!*

ARNOULD (ARTHUR)

Châl. 1860-63.

Le 17 juillet dernier eurent lieu à Vrigne-aux-Bois (Ardennes), les obsèques d'un de nos meilleurs camarades, A. Arnould. J'étais loin de m'attendre à cette cruelle nouvelle, car je l'avais vu bien portant il y a quelques mois. Nous avions conservé les relations les plus amicales, et

c'est à mon retour d'un voyage en Suisse que j'appris sa mort. Célibataire, n'ayant pour toute famille que des cousins, ceux-ci, au décès, ne prévirent ni la Société des Anciens Élèves, ni les membres de la Commission régionale. Il ne nous fut donc pas possible de conduire notre Camarade à sa dernière demeure, ni de dire devant ses employés, ouvriers, et la population qui l'estimaient profondément, tout le bien que nous pensions de celui que la mort venait d'enlever à notre sincère affection.

Arnould, à sa sortie de l'École, vint seconder son père dans son industrie, dont plus tard il continua seul la fabrication. Doué de beaucoup d'initiative, il modifia complètement l'outillage, et, alors que ses concurrents ne produisaient que par la main de l'homme, il employa d'ingénieuses machines de son invention qui donnèrent lieu à une réduction considérable de la main-d'œuvre. Il obtint ainsi des produits mieux finis, pour lesquels il chercha des débouchés à l'étranger, alors que beaucoup hésitaient à s'y aventurer; il réussit rapidement et put réaliser une fort belle fortune.

Ce fut toujours un modeste, aimant l'isolement. Il n'avait de relations qu'avec très peu d'amis et il ne quittait guère son usine. Cependant, c'était pour lui une véritable fête lorsque des Camarades se rendaient, pour une raison quelconque, à Vrigne-aux-Bois. Sa maison était grande ouverte, et il les recevait avec une joie débordante. Il se complaisait à parler de son temps d'école et semblait se rajeunir; c'était alors le vrai Gadz'arts qui, sous son apparence rude, cachait un cœur d'or. Il était un travailleur d'une honnêteté proverbiale et d'une rare obligeance.

Depuis quelques années il souffrait d'une maladie dont il eût pu se guérir, mais, malgré mes conseils, il ne se soignait guère. Il s'est éteint presque subitement, sans avoir souffert.

La Société perd en lui un de ses membres dévoués, et moi, un de ceux que j'affectionnais le plus.

Sur la tombe, le discours suivant a été prononcé par M. Evain, ami de notre regretté Arnould :

MESDAMES, MESSIEURS,

L'amitié seule doit élever la voix sur le bord de cette tombe, car la dépouille mortelle qu'on y va descendre est celle d'un homme dont la vie resta toujours simple, modeste et discrète.

Si je ne considérais comme un devoir d'en retracer brièvement les phases, de rendre l'hommage public qu'elles méritent aux rares qualités d'Arthur Arnould, mon affection sincère pour lui ne se fut traduite aujourd'hui que par des larmes et des prières.

Mais, par sa situation industrielle dans cette commune, par la façon dont il a compris et pratiqué les divers devoirs qu'elle lui imposait, il a droit, ce me semble, avant que la terre se referme sur lui, à quelques mots de souvenir et d'adieu.

Dernier descendant d'une des plus anciennes familles industrielles de notre village, M. Arthur Arnould fit de sérieuses études à l'institution Rosat, d'où sont sortis tant d'Ardennais de mérites divers. Il fut admis ensuite en 1860 à l'École d'Arts et Métiers de Châlons dont il suivit les cours pendant trois ans.

Quand il revint à Vrigne-aux-Bois, il appliqua dans l'atelier paternel les connaissances pratiques qu'il avait acquises, et, ainsi, améliora les méthodes de travail et perfectionna l'outillage.

Vingt ans plus tard, quand il s'installa à Saint-Basle, il développa encore sa production et sut l'élever à un chiffre qu'atteignent seules dans notre région des usines beaucoup plus considérables.

Lorsque, par suite de traités de commerce, se fermèrent les débouchés ouverts jusque-là aux produits métallurgiques de Vrigne-aux-Bois, Rancourt et autres centres industriels des Ardennes, M. Arthur Arnould eut pu quitter les affaires. Tout l'y engageait : l'âge, dont il se sentait déjà touché, la fatigue d'une vie laborieuse, le désir légitime d'un repos bien gagné, la fortune acquise par trente années de travail persévérant.

Il ne se retira cependant pas et voulut, aidé d'un collaborateur dévoué dont il appréciait depuis longtemps les services, conserver à ses ouvriers le travail qui les faisait vivre.

Au prix de quels sacrifices moraux, et pécuniaires peut-être, poursuivit-il cette noble tâche jusqu'à sa mort, je ne sais, mais une telle façon d'agir est trop rare, trop généreuse pour n'être pas signalée.

La générosité de M. Arthur Arnould ne connaissait guère d'ailleurs de limites ; et nombreuses sont les misères qu'il a volontiers secourues d'une main aussi discrète que charitable.

Dirai-je sa piété filiale, le respect, les soins, les attentions délicates dont il entoura constamment ses parents, les consolations que son vieux père aveugle trouva dans l'exceptionnelle sollicitude de son fils.

Ces rares vertus privées étaient encore rehaussées par une modestie

extrême. Arnould déclina toujours, malgré les plus pressantes instances, les honneurs qui lui furent souvent offerts et si, passagèrement, il consentit à siéger au conseil municipal, c'est par égard pour un ami qu'il suivit sans regrets dans sa retraite.

La vivacité de l'intelligence d'Arthur Arnould, la droiture de son caractère, son rare bon sens, sa franchise absolue, son inébranlable attachement aux idées de liberté le désignaient, avec bien d'autres mérites, aux suffrages de ses concitoyens.

Ils mesurent aujourd'hui la perte que le pays a faite en le perdant, elle est mieux sentie encore de ses amis particuliers qui ont connu le charme de son intimité et ses affables entretiens.

La maladie à laquelle il vient de succomber, et dont il comprit de bonne heure la gravité exceptionnelle, n'altéra pas la bienveillance coutumière de son accueil, la sérénité de son âme. Il suivit d'un œil clairvoyant les progrès du mal et quand le déclin rapide de ses forces l'avertit que l'heure suprême n'était pas éloignée, il réclama spontanément les secours de la religion. Il voulut qu'elle consolât ses derniers moments, comme elle avait consolé ceux de son digne père, près de qui il va dormir son dernier sommeil.

Si fugitive que soit la mémoire des hommes, le souvenir sera fidèlement gardé par les amis et par les ouvriers de l'homme de bien qui laisse après lui de tels exemples et de tels bienfaits.

Au revoir mon cher Arthur, au revoir !

E. AUTIER

(Châl. 1860-63),

*Président de la Commission régionale
des Ardennes.*